

Favey et Grognuz : à Yverdon : [suite]

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 13

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194864>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

VIII

En revenant de la poste, Grognuz rencontra son beau-frère et l'instituteur qui venaient au-devant de lui ; ils lui proposèrent d'aller donner un coup d'œil à la statue de Pestalozzi : « Je ne viens jamais à Yverdon, dit l'instituteur, sans consacrer quelques instants à la statue du grand pédagogue, à cette œuvre d'art qui rappelle tant d'intéressants souvenirs ».

— Je l'ai déjà vue le jour de la fête, dit Favey, mais il faisait une telle rollée de pluie qu'elle était toute dépurante. Nous allons voir comme elle est quand elle est sèche.

— Moi, fit Grognuz, je n'y ai pas bien fait attention quand je suis venu ici l'automne passé... Dites-moi, monsieur le régent, qui était ce monsieur Pestalozzi, un magistrat de par Yverdon, bien sûr.

— Comment ! vous ne le savez pas ! Mais c'était un célèbre pédagogue, un grand éducateur de la jeunesse, le promoteur de la méthode naturelle !... Vous voyez ce château : eh bien, c'est là qu'était son institut, dont la réputation devint bientôt universelle. Il faudrait vraiment se découvrir devant cette image de bronze ; ce ne serait qu'un juste hommage rendu à ce bienfaiteur de l'humanité.

En disant cela, et poussé par la chaleur de ses paroles, il ôta son chapeau. Favey et Grognuz, mus par une louable simplicité, en firent autant. De nombreux passants s'arrêtèrent, et à toutes les fenêtres de la place, des yeux étonnés, des gens se demandant ce qui allait se passer.

— Si je vous ai rappelé en quelques mots cette belle carrière, reprit le régent, c'est qu'il eût été regrettable que vous l'ignorassiez.

— Je dirai bien, fit Grognuz, que je n'ai rien contre ; j'aime assez les gens instruits. Quant à moi, comme je n'ai jamais été qu'à l'école du village, avec une espèce de régent, c'est pas ma faute si on n'est pas induqué comme les enfants d'aujourd'hui.

— Ah ! il faut comprendre qu'au temps où vous allâtes à l'école, on ne disposait pas encore de beaucoup de ressources au point de vue de l'enseignement. Evidemment, les instituteurs d'alors ne peuvent être comparés à ceux que notre pays a le bonheur de posséder. Vous suivîtes sans doute les leçons d'un homme qui n'avait fait que des études très élémentaires, hélas !

— Oh ! c'est pourtant pas pour dire qu'on ne savait rien, monsieur le régent ; on cartilait, on nous dictait des thèmes... J'étais assez fort pour l'orthographe, je ne faisais guère plus de douze à treize fautes par page, tandis que j'en voyais à côté de moi, qui en faisaient des trentaines. Il n'y avait comme ça que ces verbes qui ne s'écrivent pas toujours la même chose qui m'embêtaient.

— Ha ! ha ! les participes !... L'accord, monsieur Grognuz, l'accord ! Voilà qui est important !

— Et pi, on étudiait aussi la jographie où il y avait des îles, des montagnes et les trois continents.

— Pardon ! cinq, cinq !

— Ah ! il y en a cinq ?... êtes-vous bien sûr ?...

— Mais, mais, comment !... l'Europe, l'Afrique...

— Eh bien, admettons, c'est pas une affaire ; je voulais seulement vous dire qu'on n'était pas tout à fait des ânes.

— Croyez, cher monsieur, que je me garderais bien d'une appréciation aussi inconvenante.

— Mais pour en revenir à cette estampe, regardez donc comme ces deux enfants qui sont à côté de monsieur Pestalozzi sont pourtant jolis !... Y en a un qui se gêne un peu, on dirait qu'il ne sait pas bien sa leçon.

— Dans le domaine des beaux-arts, dit l'instituteur, c'est ce qu'on appelle un groupe ; et celui-ci est parlant, tout à fait réussi ; c'est une scène charmante.

— Et pi, comme ils ont l'air d'écouter ce monsieur !...

— Sans doute. Ils personnifient l'enfant sage, docile, appliqué, désireux de s'instruire, l'enfant qui fait la joie du maître.

— C'est pas comme cette marmaille d'aujourd'hui, dit Favey ; ces crapauds qui sont comme les chèvres ; s'ils ne font pas du mal, ils y pensent... L'autre jour, en sortant de l'école, ne m'ont-ils pas ébriqué deux carreaux de la fenêtre de la cuisine. Tonnerre !... j'ai pris un manche à balai !... Voyez-vous, je ne sais pas ce qui serait arrivé si je ne m'étais pas encoublé en leur courant après, que je mesuis replanté le pouce... Regardez-voir ce cassin !... Et pi, y fallait les voir rire. Vermine d'enfants !

— A présent, merci bien, monsieur le régent, fit Grognuz, pour les explications que vous venez de nous donner sur ce monsieur Pestalozzi ; aussi j'aimerais vous offrir un verre de vin.

— Merci mille fois ; c'est beaucoup trop tôt.

— Vous croyez ?... malheureux, c'est bientôt neuf heures. Et pi, c'est que nous n'avons pas déjeuné. Allons, une petite croustille avec une goutte de bon vieux ne fera rien de mal.

— Aloo ! ajoute Favey en souriant, c'est bien le contraire ; on verra plus clair à l'esposition.

— Vous êtes toujours les mêmes, messieurs, dit l'instituteur, toujours gais et dispos.

— C'est justement ce qui fait la santé, monsieur le régent... Et pi, entre nous soit dit, on mange, on boit avec plus de plaisir quand on est dehors... A la maison, c'est pas toujours tant guié ; la mama est souvent mal tournée, alors une raison en amène une autre, comme on dit, et pi voilà la guierre.

— Oui, peut-être, ce sont là des exceptions, des nuages passagers dans votre ciel ; mais vous êtes chez vous, c'est la vie de famille, la seule à laquelle j'aspire, je l'avoue.

— Eh bien, monsieur le régent, vous pressez pas tant, croyez-moi.

— C'est aussi mon opinion, ajoute Favey.

— Mais il me semble, messieurs, que vous prenez les choses un peu trop au tragique, reprit l'instituteur. Qu'y a-t-il, je vous prie, de plus agréable qu'une épouse partageant vos peines et vos joies, qui vous prodigue de douces caresses ?

— Oui, oui, tout ça est bon à dire à votre âge, quand on n'y a pas encore été pris... De douces caresses!... Qu'en dis-tu, Favey?... Sans doute qu'on nous en a fait des caresses, monsieur le régent; mais il y a déjà rudement longtemps. A présent, allez-y voir; la moindre tracasserie, nom de sort! Mais au lieu de parler de ça, allons voir vite piquer quelque chose là tout près *Sous la Forge*, chez monsieur Girardet, c'est un bon petit coin. Les gens de par chez nous viennent toujours là quand ils veulent boire une bonne goutte.

— Eh bien, j'accepte exceptionnellement et pour ne pas me séparer de vous, dit l'instituteur. Je prendrai la moindre des choses, très peu, très peu!

— Mossieu Girardet est-il là? demande Grognoz en entrant *Sous la Forge*.

— Non, monsieur, répond le garçon, il est allé accompagner un ami à l'exposition.

— C'est dommage, je voulais lui dire un petit bonjour... Ça fait rien, on le verra bien par là-bas, nous y allons; mais donnez-nous voir quelques tranches de bon saucisson de Boulogne, ça va bien le matin; et si vous mettez à côté un litre de votre méieur 93.. Asseyez-vous, monsieur le régent... Eh! quelle belle journée, dites-moi, que de foin y vont mettre au sec ce tantôt par chez nous... Ah! voici la mangeaille. Il a pardine bien bonne façon ce Boulogne.

— Garçon, fit l'instituteur, soyez assez aimable pour m'apporter un brin de moutarde, c'est un condiment qui va fort bien avec le Bologne.

— A votre service, monsieur le régent... Voilà.

— Mille remerciements, mon ami. Mais permettez-moi de vous demander comment vous me connaissez et comment vous savez que je suis instituteur?

— Eh bien, j'sais pas, m'sieu, je l'ai comme ça supposé...

Et Grognoz interrompant :

— Garçon, savez-vous s'il y a beaucoup de monde à l'exposition aujourd'hui?

— Il paraît que c'est tout plein, m'sieu. On vient de me dire qu'il y a quatre grandes écoles et qu'on ne peut pas s'y tourner.

— Tu entends, Favey, il y a quatre-z-écoles à l'exposition aujourd'hui.

— Tais-toi! Eh bien, il y fera beau! Faut-il être bête d'amener ces gamins par là; que voulez-vous qu'ils y comprennent. Et si ça va fourrager partout, ça vous marche sur les pieds, ça se tri-vougne... Je sais pas pourquoi on a ça inventé.

— Bah! on s'en tirera bien, beau-frère, ai pas peur... Eh bien, mossieu le régent, ce petit repoussegnon m'a fait bien plaisir. Ce vin est une fine goutte, qu'en dites-vous?

— Excellent. J'en ai beaucoup plus bu que d'habitude. Il est vrai que je le supporte mieux qu'autrefois. Il y a quelques années, il eût suffi que j'en busse un demi-verre à cet heure-ci pour gâter tout le travail intellectuel du reste de la journée.

— Oh! bien, vous n'aurez pas de travail intellectuel aujourd'hui, dit Favey. Nous allons tout simplement nous promener par cette exposition.

— Mais, mon cher, y pensez-vous? Il faut au contraire que j'y voue toute mon attention, afin qu'à mon retour, je sois pour mes élèves le reflet vivant de ce que j'aurai vu et médité; il faut que je le leur inculque avec logique, avec clarté, si je veux qu'ils en tirent quelque profit.

— Ah! oui, parce que vous ne pensez pas amener vos gosses à Yverdon?

— Non, non, certainement pas.

— Vous avez raison, laissez-moi cette marmaille où elle est.

— Eh bien, dit Grognoz en vidant son deuxième verre, allons voir prendre nos biéts.

(A suivre.)

Comme la neige, la pluie, le ciel gris et les chemins boueux, nous font soupirer après la venue si tardive de la belle saison! Au bord des tertres cependant, quelques pâles primevères nous disent d'espérer et que les beaux temps approchent.

Mais la violette, cette fleur aimée, qui bleuit et parfume les gazons, qui sourit si gracieusement aux promeneurs, n'est pas encore là... En attendant qu'elle ait pris son essor au soleil d'avril, lisons les vers délicieux qu'elle a inspirés à M. Jacques Normand :

Les violettes.

Quoi! c'est vous qui me demandez
Pourquoi j'aime les violettes
Plus que roses et pâquerettes?
Quoi! c'est vous qui le demandez?
Qu'à l'oubli vite vous cédez,
Et l'inconstante que vous faites!...
Quoi! c'est vous qui me demandez
Pourquoi j'aime les violettes?

Six mois! est-ce donc bien longtemps
Pour qu'un moment heureux s'oublie
Et ne marque plus dans la vie?
Six mois! est-ce donc bien longtemps?
Les douces larmes du printemps,
Faut-il que l'hiver les essuie?
Six mois! est-ce donc bien longtemps
Pour qu'un moment heureux s'oublie?

Puisqu'il faut vous le rappeler,
C'était au bord de la rivière:
L'eau coulait, murmurante et claire,
Puisqu'il faut vous le rappeler.
L'hirondelle y venait voler
Et mouiller son aile légère...
Puisqu'il faut vous le rappeler,
C'était au bord de la rivière.

La nuit allait bientôt venir
Quand du château nous approchâmes;
Quand tous deux nous nous arrêtaimes,
La nuit allait bientôt venir.
Comment pourrai-je définir
L'émoi qui gagnait nos deux âmes?...
La nuit allait bientôt venir
Quand du château nous approchâmes.

J'aperçus alors à vos pieds,
De votre bouquet détachées,
Quelques violettes séchées;
Je les vis alors à vos pieds.
Puis, sans que vous m'aperceviez,
Dans mon sein, je les ai cachées...
Dès que je les vis à vos pieds,
De votre bouquet détachées.

Ma bouche ne vous disait rien,
Mais mon cœur chantait: « J'aime! j'aime! »
Dans mon émoi, sans doute extrême,
Ma bouche ne vous disait rien.
Et cependant, je le crois bien,
Vous me comprîtes tout de même...
Ma bouche ne vous disait rien,
Mais mon cœur chantait: « J'aime! j'aime! »

A cette chanson de mon cœur
Je vous vis doucement sourire,
Comme si vous veniez de lire
La tendre chanson de mon cœur.
Minute exquise d'un bonheur
Plus grand que je ne puis le dire!...
A cette chanson de mon cœur
Je vous vis doucement sourire.

Puis, tout-à-coup, sévèrement:
« Eh bien! monsieur! ces violettes?...
Rendez les larcins que vous faites! »
Me dites-vous sévèrement...
« Moi? — Je vous ai vu! — Moi?... vraiment?
Oh! je rougis jusqu'aux pommettes
Quand vous dites sévèrement:
« Eh bien! monsieur! ces violettes? »

Il fallait rendre mon trésor;
Vous me parliez en souveraine;
Vous preniez vos grands airs de reine...
Il fallait rendre mon trésor.
L'embrassant une fois encor,
Je vous le tendis avec peine...
Il fallait rendre mon trésor,
Vous me parliez en souveraine!

Vos doigts s'approchèrent des miens:
Votre main effleura la mienne...
— Autant du moins qu'il m'en souviennet:
Vos doigts s'approchèrent des miens...
Soudain — adorables liens! —
D'eux-mêmes, sans que je les tiennet,
Vos doigts s'entrelacent aux miens;
Votre main reste dans la mienne!

Sans un seul mot, sans un aveu,
Dans ces expansions bénies,
Nos deux âmes s'étaient unies
Sans un seul mot, sans un aveu.
Au couchant, le soleil en feu
Avait des splendeurs infinies...
Sans un seul mot, sans un aveu,
Nos deux âmes s'étaient unies.

Non! vous n'avez point oublié
Ce moment si doux et si tendre!
Vous avez beau vous en défendre...
Vous ne l'avez point oublié!
De ce jour, mon cœur s'est lié
A ne plus pouvoir se reprendre...
Non! vous n'avez point oublié
Ce moment si doux et si tendre!